



Transcription du débat

du Vendredi 19 Avril 1996 organisé à l'occasion des Journées Cyber-Espace Cannes 1996 organisées par l'association Véga et la Médiathèque de Cannes.

Avec la participation de :
Pierre Bordage, Philippe Caza,
Jean-Claude Dunyach, Laurent Genefort.

Animé par David Sicé.

La Diffusion de la Science-Fiction en France

est microédité par David Sicé, 49 Av. Michel Jourdan 06150 Cannes-La Bocca

Tous droits réservés David Sicé 1997, et pour la révision, 2005.

Le texte des interventions peut être librement reproduit à condition de ne pas être altéré et de citer la source (Débat Cyberfiction 1996).

Seconde édition électronique <http://www.davonline.com>

Jean-Claude Dunyach

Il faut savoir qu'il y a eu l'année dernière seize auteurs français publiés professionnellement en France. C'est à dire que vous avez ici sur l'estrade, vingt pour cent des auteurs publiés l'année dernière. Ça commence à être un chiffre.

Philippe Caza

Belle réussite.

Pierre Bordage

...tout le monde veut sortir un livre. C'est vrai pour les gens de la télévision et du show-business. Entre l'envie réelle d'écrire et l'envie superficielle d'écrire, il y a une sacrée marge. Et c'est celle-là qu'il faut déterminer, je pense. Il y a une notion dans la religion hindoue, qui s'appelle le Dharma, qui est très intéressante, parce que c'est une sorte de rôle, le rôle d'une personne de réaliser telle chose. Et si on est vraiment dans ce « Dharma » quand on écrit, je pense qu'il n'y aura pas vraiment de problème.

Philippe Caza

...Ça va durer deux ans, jusqu'à ce que l'éditeur vous les mettent en solde. Mais si vous n'avez pas vendu vos 10.000 exemplaires dans les trois mois, hé bien votre album, il est un peu fichu. Et ça, c'est assez dramatique parce que ce sont quand même des objets relativement chers, et qu'on devrait laisser au public, je dirais, le temps de la réflexion, le temps de la découverte : il y a des albums qui vous passent sous le nez parce que vous n'êtes pas tous les huit jours chez votre libraire, tout simplement. Comme il y a des films qui quittent la salle au bout d'une semaine ou de quinze jours. On souffre de ce système exactement de la même manière.

Laurent Genefort

...il y a un manque énorme de communication en Science-fiction : il y a une frustration. Des lecteurs m'ont dit : « Pourquoi on ne voit pas ta photo au dos des bouquins » alors qu'ils lisent cinquante romans par an...

Jean-Claude Dunyach

...quand je suis passé il y a trois ans à Cannes sur La Marche du Siècle de Jean-Marie Cavada... Cavada avait passé les couvertures de mes romans. Effectivement, il y avait eu un certain infléchissement (des ventes), parce que les téléspectateurs avaient vu la tête de quelqu'un. Vous imaginez si ma tête fait vendre, c'est qu'on peut vraiment vendre avec n'importe quoi !

Laurent Genefort

...Les sites de Science-fiction sont, paraît-il, parmi les plus fréquentés du net. Après les sites pornographiques, bien sûr.

Pierre Bordage

C'est sûrement parce qu'on y met nos photos...

La diffusion de la Science-fiction en France

Débat du vendredi 19 Avril 1996

Les intervenants

Pierre Bordage

Sympathique géant de la Science-fiction française, Pierre Bordage est un grand voyageur. Il a été marqué par l'Asie : les hauts plateaux du Tibet, les philosophies orientales. Son style romanesque reflétera dès lors largement ses influences.

Les Guerriers du silence, son premier roman (paru aux éditions de l'Atalante, puis en poche chez J'ai Lu) ouvrira en 1993 une trilogie mettant en scène une vaste épopée, aux descriptions extrêmement riches, au style épique, à l'ampleur dramatique et à la profondeur philosophique jamais vue jusqu'à présent en France. Ce cycle remportera deux Grands Prix de l'Imaginaire.

Avec la série des *Rohel* (aux éditions Vaugirard et Vauguenargues), Pierre Bordage doit relever le défi d'un rythme de parution soutenu — et faire suite à la très populaire saga de *L'Aventurier des étoiles* : là encore, il puisera son inspiration dans une imagerie extrêmement forte du fanatisme religieux, des forces de la nature, des puissances surnaturelles que déchaînent le champion du Bien au prise avec les forces du mal. Les planètes de *Rohel* combleront les attentes des fidèles de la série qui s'achève en 1997.

Avec *Wang*, (à nouveau chez l'Atalante) un diptyque centrée sur l'odyssée d'un jeune asiatique utilisé dans un futur proche comme pion par les seigneurs de guerres virtuelles de l'occident, Bordage s'aventure sur les territoires de la prospective.

Pierre Bordage prépare un nouveau récit space opera titanesque pour l'Atalante et figure au sommaire de l'anthologie Genèses (J'ai Lu).

Philippe Caza

Avec Siudmak et Moëbius, Philippe Caza forme le trio des illustrateurs phares de Science-fiction en France.

Philippe Cazaumayou fait ses débuts avec une couverture illustrant un roman anglo-saxon de Cathryn L. Moore publiée en couverture du désormais mythique magazine Galaxie. Né en 1941 à Paris d'un père caricaturiste sportif et d'une mère professeur de dessin, il devient assez logiquement graphiste publicitaire avant de se lancer à plein temps dans la bande dessinée et l'illustration de Science-fiction.

Son premier album, *Kris Kool*, porte la marque du Pop Art. De *Pilote* à *Métal Hurlant*, Caza dessine autant qu'il scénarise, et illustre les couvertures des éditions J'ai Lu et Opta. Certains murmureront que dans certains cas, les dites couvertures s'avèrent d'un intérêt très supérieur aux oeuvres qu'elles évoquent ! A noter que Caza est un de ceux qui systématiquement fait l'effort de lire les textes qu'il illustre.

Caza participera également à la réalisation d'un long métrage d'animation, *Gandahar* (d'après le roman de Jean-Pierre Andrevon) ainsi que deux courts métrages pour une série d'émissions télévisées, avec l'incontournable René Laloux (*La planète sauvage*, *Les maîtres du temps*). Il scénarise les séries *Le monde d'Arcadi* et *Amiante* et a sorti l'année dernière un second album d'illustration chez La Sirène.

Jean-Claude Dunyach

Jean-Claude Dunyach est né en 1957. Enfant rêveur, il est devenu tout à la fois à la fois ingénieur informaticien à l'Aérospatiale de Toulouse, parolier de groupes de rock et auteur de Science-fiction.

Il publie sa première nouvelle en 1982 dans le magazine *Fiction*, puis le recueil *Autoportrait* aux éditions Denoël en 1986, comprenant le récit *les Nageurs de sable*, couronné du Grand Prix de la Science-fiction française de 1984.

Très occupé par son métier d'ingénieur qu'il adore, il écrira seulement une demi-douzaine de romans au Fleuve Noir à partir de 1988, dont *Le Jeu des Sabliers* et le cycle de *Nivôse* (*Etoiles Mortes*, *Aigues-marines* et *Voleurs de Silence*).

L'étrangeté des décors, l'humour, et un style extrêmement travaillé distingue les récits de Jean-Claude Dunyach. Après l'hilarant *Roll Over Admusen* inspiré de son expérience des milieux du Rock et *la Guerre des Cercles*, aventure de Fantasy impressionnante au formidable succès éditorial, il travaille sur un roman d'aventures spatiales en collaboration avec Ayerdhal, à la page des dernières découvertes cosmologique en date.

Jean-Claude Dunyach publie également régulièrement de courts récits dans la presse spécialisée et collabore au magazine de Science-fiction *Galaxies*. Il figure au sommaire de l'anthologie *Genèses* (éditions J'ai Lu).

Laurent Genefort

Dès l'école primaire, Laurent Genefort contracta le virus de la science-Fiction. À 19 ans, il écrit son premier roman, *Le baigneur des ténèbres*, et, encouragé par Serge Brussolo lui-même, le soumet au Fleuve Noir qui le publiera l'année suivante, en 1988: une planète infernale à l'intense activité volcanique, un baigneur écrasé par une gravité double, une révolte.

Fan de Philip José Farmer (*Le monde du Fleuve*), de Philip K. Dick (*Ubik*) et d'Harry Harrison (*Soleil Vert*), Genefort est surtout un passionné de deux maîtres de la Science-fiction francophone, Brussolo (*Portrait du Diable en chapeau Melon*) et Stefan Wul (*Nôo*), à propos duquel il prépare d'ailleurs une thèse consacrée aux livres-univers. Il présentera celle-ci en Octobre 97 à la faculté de Nice. Deux éditions sont prévues, dont une aux éditions Encreage.

Après quelques huit romans parus depuis trois ans, tous (à une exception) situés dans le même univers, Laurent Genefort reçoit le Grand Prix de l'Imaginaire en 1995, première reconnaissance d'une passion insatiable et bourgeonnante. Son dernier roman paru au Fleuve Noir en deux parties est *L'opéra des fous*, la quête d'un chanteur lyrique interstellaire à la recherche de ceux qui ont créé sa voix inhumainement belle — mais perdue. Ses prochains romans à paraître (toujours au Fleuve Noir) sont *Le Sang des immortels* et *Le Continent déchiqueté*.

L'association Véga

Fondée en 1995 sur la Côte d'Azur, l'association Véga regroupe des passionnés de Science-fiction et se consacre à la microédition du fanzine Continuum (second du nom), après avoir co-organisé *Cyber-Espace Cannes 1996* et les deux premières *Opération Science-fiction* (1994 et 1995).

Remerciements

À tous ceux qui ont permis la réalisation de *Cyber-Espace Cannes*, en particulier, la **Ville de Cannes**, son **Département Cinéma**, le personnel de la **Médiathèque**, dont Mme Évelyne Favre et le conservateur, M. Cucurullo, le personnel de la salle **Miramar**, **Cybersoft**, **Plein Ciel Nice**, **Comic strip café**, la **SACD** et tous les amis qui sont déplacé et ont aidé à animer l'espace Miramar, les membres de l'association **Véga**, l'**Aérospatiale de Cannes**, dont M. Alain Girard, le jury du concours de nouvelles, et enfin et surtout, nos quatre invités sans oublier l'équipe de *Bifrost* et les représentants d'**Infini**.

Comment améliorer la diffusion de la Science-Fiction en France ?

Avec la participation de MM. Jean-Claude Dunyach (JCD), Laurent Genefort (LG), Pierre Bordage (P B), Philippe Caza (P C) Animé par David Sicé (DV6C).

LA SCIENCE-FICTION, ADOREE MAIS PEU DEVELOPPE ?

DV6C

La Science-fiction est un genre qu'on adore. Il a des qualités extraordinaires. Il ouvre l'imagination, il éveille aux Sciences, il aiguise la curiosité, il permet aussi de passer un bon moment.

En Amérique, certaine franchise rapporte plus que le budget de la NASA paraît-il. Cela fait toujours rêver, mais en France on a du mal à obtenir une reconnaissance ou en tout cas une diffusion comparable : beaucoup de gens à l'heure actuelle ignorent ce que c'est que la Science-fiction - ou bien encore ne savent pas qui sont les auteurs ou quels sont les bons romans de Science-Fiction.

À tous les niveaux, qu'on travaille avec les éditeurs ou avec les libraires, on a énormément de mal à se tenir au courant des nouveautés. Les bibliothécaires sont tous à la recherche de renseignements là-dessus. Les professeurs, lorsqu'ils veulent sensibiliser leurs élèves à la Science-fiction, ne savent pas trop que dire, que choisir.

Il nous a donc paru intéressant de faire un tour par chacun des maillons de la chaîne « écologique » de la Science-fiction afin d'évoquer les problèmes et les atouts de ce milieu. Voulez-vous commencer par le lecteur ou les auteurs ?

LA SCIENCE-FICTION EST POPULAIRE, RECONNUE - ET ELLE GAGNE DE L'ARGENT

JCD

Déjà, je vais être un petit peu polémique, mais ce que tu dis n'est malheureusement — heureusement — pas exact. C'est à dire qu'il y a un problème du livre de Science-fiction adulte, et encore un problème qui est loin d'être aussi grave que tu ne l'évoques.

Problème simple : actuellement la Science-fiction — les thèmes, le principe — est très largement rentrée dans les moeurs, et non seulement il est rentré dans les moeurs, mais c'est quelque chose vis à vis duquel il n'y a plus aucun ostracisme parce que c'est un domaine qui gagne énormément d'argent.

Dans le cas du film, sur les vingt films qui ont le plus rapporté au monde il doit y avoir onze films de Science-Fiction. Les livres pour enfants, si vous regardez ou vous en achetez, il y a beaucoup, beaucoup de livres de Science-fiction ou de Fantastique qui sont naturellement publiés. En bande dessinée, ce n'est pas Philippe (Caza) qui me contredira, la proportion de Science-fiction est quand même pas mauvaise ?

PC

Elle est importante, oui.

JCD

Et un certain nombre de chef-d'oeuvres de Science-fiction en Bande dessinée sont reconnus comme tel. L'imagerie de la Science-fiction a beaucoup pénétrée dans notre vie : on la voit à la télévision, dans les affiches. Donc la Science-fiction en tant que telle est parfaitement reconnue : nous ne sommes plus du tout des rebelles en faisant de la Science-Fiction.

UNE ESPECE DE CRISE CHEZ LE LIVRE DE SCIENCE-FICTION POUR ADULTE

Par contre c'est vrai que le livre de Science-fiction pour adulte vit une espèce de crise actuellement, en France tout au moins, et dans d'autres pays d'Europe, essentiellement parce que ce qui était un milieu de fans, un milieu qui s'aimait beaucoup, qui se serrait les coudes etc., s'est un petit peu dispersé, dilué. Puis d'autres parts, n'ayant plus le même refus de la Science-fiction qu'à une certaine époque, il n'y a plus autant de gens qui se battent pour la maintenir.

C'est à dire que maintenant il est très, très rare d'avoir quelqu'un qui se dresse en disant : « la Science-fiction je refuse complètement d'en lire ou d'en voir ou d'en parler » parce que c'est très, très difficile de le faire, ne serait-ce qu'à regarder les *Guignols de l'Info* : c'est difficile à imaginer; un grand nombre de ce que vous avez autour de vous provient de la Science-Fiction.

Donc les gens vous disent « Oui, j'en ai lu un peu : j'ai lu de ci, j'ai lu de ça ; j'ai lu des romans qui sont de la Science-fiction sans être étiqueté comme tel tout en l'étant ». Je pense aux *Fourmis* de Weber, à *Replay* (?) de Ken Greenwood que beaucoup de gens aiment beaucoup et qui est un parfait livre de Science-fiction et revendiqué comme tel.

Et à coté de ça, il y a une Science-fiction littéraire qui a des problèmes quelque fois, et encore une fois, ça se discute, parce qu'il y a quand même une nouvelle génération d'auteurs — je pense à Pierre (Bordage) — qui arrive avec des romans qui ont la principale qualité de roman, c'est à dire, qui sont romanesques : c'est bourré d'aventure, c'est bourré d'action, il y a des espèces d'histoires très vastes, et ça marche très bien. Ça marche très bien parce que celui qui l'a lu en parle à son copain, ce qui est la seule manière vraiment efficace de vendre un livre. Moi je sais que j'ai acheté le premier livre de Bordage parce que ma librairie m'a dit : « Ça tu lis ». Bon, c'est comme ça que ça marche.

Donc il y a effectivement des problèmes, mais il ne faut surtout pas s'imaginer que la Science-fiction est un milieu marginal et en crise. Au contraire, on gagne beaucoup d'argent.

LG

On n'est pas en crise, mais on est marginal quand même.

Marginal par rapport à la médiatisation, puisque c'est le sujet : pour un million et demi ou deux millions de volumes par an vendus, puisque c'est le chiffre annoncé par Jacques Goimard, toutes maisons d'édition confondues, il faut voir une médiatisation quasiment zéro, à la télévision — puisque c'est le media qui vend tout — et même dans les journaux, puisque ça fait longtemps qu'il n'y a plus de rubrique Science-fiction dans *Libération* par exemple.

LA SCIENCE-FICTION PEUT-ELLE SE VENDRE MIEUX ?

DV6C

La Science-fiction se vend bien. Ne peut-elle pas se vendre mieux ?

Et en second lieu, en les conditions actuelles d'évolution du marché — je parle notamment des difficultés que connaissent les librairies — est-ce qu'elle continuera à se vendre aussi bien ? Je parle non seulement en termes de chiffres de ventes, mais également en terme de nombre d'auteurs : si on prend le marché américain, le nombre d'auteurs américain c'est cent pour cent ou quatre-vingt-dix-neuf. En France, le nombre d'auteurs français par rapport au nombre de livres publiés est très faible : il n'y a qu'une seule collection — encore que cela vient juste de changer, il y a un an à peine — qui publie des premiers romans de Science-fiction sur une grande échelle : c'est le Fleuve Noir.

IL Y A PEU D'AUTEURS FRANÇAIS PUBLIES

JCD

Il y a en effet un point. Il faut savoir qu'il y a eu l'année dernière seize auteurs français publiés professionnellement en France. C'est à dire que vous avez ici sur l'estrade, vingt pour cent des auteurs publiés l'année dernière. Ça commence à être un chiffre.

PC

Belle réussite.

JCD

Belle réussite en effet de notre organisateur ! C'est effectivement intéressant de constater ça, parce que cela veut dire que notre problème à nous n'est pas de jouer des coudes pour arriver à placer nos livres à la place de nos petits copains, c'est de convaincre ceux-ci d'essayer d'en écrire.

Et effectivement dans le cas particulier de la Science-fiction française pour un certain nombre de raison, il y a eu une rupture qui s'est produite avec le public il y a probablement une quinzaine année de cela et peut-être avant mais dont on n'a pas terminé de subir les contrecoups, qui en fait je pense s'est terminée grâce à des gens comme Ayerdhal ou Bordage qui sont arrivés je dirais complètement après ça, ou Laurent (Genefort) qui est

beaucoup trop jeune pour avoir connu les problèmes de la Science-fiction des années 75 aux années 80, mais qui ont renoué ce pacte avec le public.

DES DIFFICULTES A TROUVER DES AUTEURS

Le gros problème que nous avons actuellement c'est d'essayer de solliciter tout un tas de gens dont on se dit qu'ils seraient capables d'écrire de la Science-fiction, d'essayer de leur donner les moyens de faire leurs premières armes. De leur trouver une revue, de leur trouver des supports, de leur trouver des encouragements. Pas seulement quelqu'un qui va les publier dans le journal, mais quelqu'un qui va leur renvoyer leur texte avec du rouge par tout en leur disant «Ça tu le retravailles pour telle ou telle raison... » Enfin, cet espèce de rôle d'enseignement que, des gens ont joué vis à vis de moi, par exemple qui s'appelaient Michel Jeury ou Gérard Klein et c'est quand même agréable quand tu es un jeune auteur — moi, j'avais mes premiers textes dans *Fiction* — d'avoir Michel Jeury qui me dit «Assis-toi et on bosse ». Et quand on se fait expliquer par Michel Jeury, on a deux solutions : soit on abandonne et on va ouvrir une boucherie en gros, soit on finit par essayer de comprendre.

Et ce rôle-là, il faut qu'on essaye de le faire. On a tous, et on se connaît, on a travaillé ensemble. Quand je dis « travailler ensemble » c'est se dire « Tu es un écrivain, moi aussi, donc, qu'est-ce que tu sais faire que je ne sais pas » et on s'échange des choses. Je fais ça avec Ayerdhal. On a travaillé avec Laurent. A l'époque, avec Roland, on s'est corrigé un certain nombre de choses.

Maintenant on aimerait créer nous en France cette espèce de communauté d'émulation justement pour que plein de gens dont on dit « c'est idiot, ils ont publié une dizaine de textes dans des fanzines, ils sont presque prêts etc. » on va les faire passer pro, on aimerait les faire passer pro.

Moi, une des mes grandes joies, je le dis, c'est qu'un de mes collègue de bureau, qui s'appelle Claude Castan, vient de sortir son premier livre au Fleuve Noir, et il y en a trois autres qui ont été acceptés — cela fait une tétralogie et c'est bon. C'est bon et ça veut pas dire du tout que j'ai d'une quelconque façon contribué à écrire ça, à créer son univers : je l'ai simplement incité à envoyer le manuscrit. Et avant de l'envoyer, à le reprendre pour éliminer les scories, qui représentent moins d'un pour cent du texte, mais qui étaient des trucs gênants. Ça effectivement, en France on n'a pas.

Autant aux Etats-Unis, il y a un substrat, il y a des revues, il y a des aides, il y a un travail que les grands éditeurs font vis à vis des petits. Autant en France il n'y a pas. Et ça, ça nous manque.

IL FAUT APPRENDRE AUX AUTEURS DEBUTANTS A SE CORRIGER

PC

En France il n'y a pas d'atelier d'écriture.

JCD

En France, quand on apprend à écrire, il n'y a aucun moyen d'apprendre. La seule façon d'apprendre à écrire, c'est d'écrire et d'aller demander à quelqu'un et à plusieurs personnes « Corrige-moi ». Ce qui est un travail difficile.

Aux Etats-Unis, les cours de création littéraire, il y en a dans toutes les universités. Il y a des filières de création littéraire où comme maîtrise de fin d'études, vous devez rédiger un roman — de Science-fiction ou de ce que vous voulez — mais rédiger un roman qui est ensuite corrigé, analysé, retravaillé jusqu'au moment donné où vous passez votre diplôme en publiant un roman, non pas chez un éditeur, mais en ayant édité quelque chose qui tient la route.

AU DEBUT DU PARCOURS : L'AUTEUR

DV6C

Du point de vue pratique, reconstituons le parcours d'un livre, de l'auteur jusqu'au lecteur, et de voir à chaque fois les solutions pour améliorer ou pour augmenter — on va dire les ventes, comme premier indice — mais aussi la qualité des livres, par exemple, car beaucoup de gens se sont plaints qu'à un certain moment on ait des livres qui ne soient pas bons tout simplement, ou du manque de niveau littéraire des fanzines — ou encore du fait qu'en Amérique la majorité des fanzines ou des « prozines » rémunèrent leurs auteurs — en France c'est quasiment impossible ou ce n'est pas encore dans les mentalités.

Où encore on a vaguement évoqué le problème de la couverture médiatique : comment faire en sorte qu'étant donné qu'il y a beaucoup de ventes en grande surface pour les collections qui ont le plus de couverture. Comment faire pour que ces ventes augmentent et ça passe automatiquement par la case télévision.

ECRIRE UN BON LIVRE, UNE BONNE BD

Je suis auteur. Que dois je faire pour écrire un bon livre ou une bonne bande dessinée ?

PC

Ce n'est peut-être pas très différent.

Moi je suis auteur de Bande dessinées d'une part et illustrateur de romans d'autre part, ce qui est deux métiers bien différents. Par contre, créer de la Bande dessinée, c'est un peu comme créer un roman. Dans le cheminement intellectuel, c'est extrêmement proche. On s'invente une histoire, on l'écrit. On en crée un synopsis, un résumé. Puis après on développe ça. Nous on développe ça sous forme de 90 % de dessin... 10 % de texte, l'écrivain développera ça sous forme de 100 % de texte. Mais la démarche est tout à fait la même.

Sur le plan pratique ensuite, je pense que la démarche est un petit peu la même, à part qu'en général on ne va pas chez un éditeur avec une bande dessinée finie, ne serait-ce que

parce que matériellement on ne peut pas : faire une bande dessinée, surtout une première bande dessinée pour un jeune auteur, ça va être le travail de deux ans, peut-être un ou deux ans, et en général il va aller chez l'éditeur avec une dizaine de pages et un scénario écrit.

Donc c'est un petit peu comme si un romancier allait chez l'éditeur avec son premier chapitre écrit et le synopsis du reste, ce qui je pense arrive de nos jours.

JCD

Ça arrive aux Etats Unis, pas avec un premier chapitre, mais avec disons un quart du livre et un synopsis. Mais c'est aussi possible parce qu'aux Etats-Unis il y a un maillon qui n'existe pas qui est l'agent, qui peut se charger de cette prospection. D'autre part tu dis « *il faut un ans ou deux pour créer une bande dessinée, donc il est absurde de faire la bande dessinée totale, parce que ce serait y passer deux ans de sa vie enfermé* », or, beaucoup de romanciers mettent deux ans à écrire leur premier roman.

PC

Oui, mais en faisant autre chose à côté, alors que moi je parle d'un an ou deux à ne faire que cela ou à peu près.

LE REFUS DU MANUSCRIT PAR L'EDITEUR

DV6C

Mais n'est ce pas l'un des problèmes du système de l'édition : c'est à dire on a une foule de jeunes romanciers, qui vont prendre tout leur temps pour faire un roman. Deux ans de travail. Puis qui vont l'envoyer au Fleuve Noir et recevoir la lettre type et être dégoûté à vie, alors que ce serait le deuxième roman qui serait le meilleur ?

PB

Difficile de répondre à cette question. Car les éditeurs ont aussi leurs obligations et ce n'est pas du tout évident pour un éditeur de déceler un futur roman dans un roman. Ce qui les intéresse c'est plutôt du court terme. Du terme présent.

Moi, j'ai eu l'expérience : quand j'avais écrit *Les Guerriers du Silence*, si j'avais écouté ce qui se disait autour de moi à l'époque, c'est à dire je suis inconnu, je fais un roman d'un million et quelques signes, on m'aurait dit, « tu n'as aucune chance de publier ce livre », donc je ne l'aurais pas fait. Or comme je n'avais aucune connaissance du milieu de la Science-fiction, je l'ai fait quand même, puisque j'avais envie de le faire.

Et je pense que c'est le seul critère intéressant, le seul critère que je puisse retenir d'une production littéraire : c'est est-ce que j'ai envie de le faire, est-ce que je suis habité par ce livre, est-ce que je vais me laisser porté par ce flot, quelque soient les difficultés, les avatars, les renvois. C'est vrai, recevoir des courriers, des refus, ça a quelque chose de terriblement décourageant quand on a passé un certain temps de sa vie à faire un livre. Mais ça fait partie du jeu, il faut l'accepter. Quoi qu'il arrive, il faut se laisser aller à ce qu'on est, vraiment, à ce que l'on vit de raconter. Après, il faut voir. Il n'y a pas de recette.

JCD

Parlons chiffres, parce que c'est brutal. Par rapport à une pile de manuscrits reçus, sont publiés moins de un pour cent de manuscrits. Je crois que ça oscille entre trois et cinq pour mille, ça dépend des éditeurs. 0,5%.

Cela veut dire que le Fleuve Noir à l'époque où il publiait entre trois et six livres par mois, recevait six cent manuscrits par mois. Six cent, ça fait trente livres par jour ouvrable. Et c'est vrai, je me rappelle du Fleuve de cette époque...

Moi j'appelai la secrétaire et elle me répondait « Vous êtes dans la pile du machin ». Et la pile du machin, c'était ça (une grande hauteur). Et je peux vous dire que c'est très difficile à comprendre, parce qu'il y a des gens effectivement qui ont passé beaucoup de temps à écrire quelque chose qui après cinq pages, est devenu tellement illisible qu'on se demande simplement comment cette personne a pu continuer sur 180 pages. Moi j'ai eu quelque fois du mal à le comprendre.

Je peux vous raconter une anecdote, lorsque mon premier recueil a été publié chez Denoël, j'ai vu l'éditrice, qui était Elisabeth Gilles, qui est quelqu'un pour qui j'ai beaucoup de respect, et je lui ai dit : « *Bon. Franchement, est-ce que ce n'est pas un peu tôt ? Est-ce que je ne suis pas encore jeune ? Est-ce que mon recueil tient la route ? Est-ce que ce n'est pas un truc qui va pas s'effondrer complètement ?* ».

Alors là elle m'a regardé, elle a vu que je ne plaisantais pas. Elle est allé voir la secrétaire et lui a dit : « *Donne lui la pile des reçus d'aujourd'hui.* » Et alors la secrétaire qui devait être là, Yvonne Maillard, m'a donné cinq à six livres. Et Elisabeth m'a dit : « *Tu te mets dans le bureau qui est vide, tu as deux heures, tu me fais un compte-rendu de lecture des six livres.* » Alors je l'ai regardé, je lui ai dit : « *Non mais, deux heures, tu n'es pas un peu cinglée ?* » Elle me dit « *Tu comprendras vite : tu seras payé trente francs par compte rendu.* » Donc j'ai été lecteur pendant une après-midi. Je suis ressorti au bout de vingt minutes, j'ai foncé sur le bureau d' Yvonne Maillard, je lui ai dit « *Non, mais c'est une blague, c'est quoi ces merdes ?* » C'était... Non j'abandonne.

Les cinq premières pages de chacun des exemplaires que j'avais reçu étaient... Je n'aurais pas accepté qu'un gamin de cinq ans me rende une rédaction comme ça. Et c'était des gens qui avaient passé un an à écrire ça. On sentait qu'il y avait du travail. Le travail était là ; la passion y était. Mais ce n'était pas sorti. Et Yvonne Maillard m'a dit « *Hé bien c'est ça, 95, 98% des manuscrits sont éliminés à la page trois.*»

Et Jacques Sadoul m'a raconté une fois... Il faut connaître Jacques Sadoul, homme à femmes directeur chez J'ai Lu, qui me raconte : « Un jour, j'étais dans mon bureau, je vois une créature de rêve qui arrive, je la vois de dos, un balancement extraordinaire, qui vient voir ma secrétaire et qui dit : "je voudrai soumettre un manuscrit etc. ". La secrétaire, qui a l'habitude lui sort une fiche et lui dit date machin etc. lui dit voilà vous êtes enregistrée sous tel numéro. Et Jacques Sadoul, la regardant partir avec du vague à l'âme, a dit la secrétaire "le manuscrit, tu me l'amènes sur le bureau tout de suite ». Il nous a dit : « Croyez-moi, cette fille, elle avait pris le meilleur départ littéraire possible pour être publiée dans mes collection. Hé bien, j'ai ouvert son manuscrit, et la première phrase c'était : " le chauve se laissa tomber en arrière dans le fauteuil et repoussa de la main son opulente chevelure". J'ai fait "euh". J'ai lu les quelques pages suivantes pour savoir si c'était une blague qui se justifiait par un mec

qu'on appelait le chauve etc. Hé bien non. Et il y en avait comme ça à toutes les pages. » Il m'a dit « J'étais très déçu ».

Alors croyez-moi, on fait ce qu'on peut pour les auteurs, mais il y a des limites qu'on ne franchit pas.

IL Y A DES LIVRES QUI NE SONT PAS DES LIVRES

Et le problème qu'on a c'est ça. Quand on a le chic de tomber sur quelqu'un qui écrit une histoire, ça se voit tout de suite. Il y a des mauvais livres, mais ce sont des livres. Alors qu'il y a des choses qui ne sont pas des livres. Ça se voit tout de suite. On ne sait pas pourquoi, mais les éditeurs vous disent, « *En dix pages on a vu que ce n'était pas un livre.* » Il n'y a pas moyen. On ne sait pas comment transformer ça en livre. Il n'y a aucun moyen de prendre la personne et de lui dire, reprend tout à zéro. Quelque fois ça marche.

Mais non. Les gens qui y arrivent sont des écrivains qui ne sont pas au point, qui manquent de technique mais qui sont des écrivains. Ceux-là, à la limite, l'éditeur va leur taper sur l'épaule et va leur dire « *Viens bosser ; je vais te donner des trucs, je ne te prendrais pas ton livre, peut-être pas même le suivant mais au moins on parle.* » Et là on reçoit pas en général la lettre standard.

LG

Quelqu'un a-t-il lu les romans tirés de jeux de rôles ? Je crois que la différence est perceptible entre un scénario de jeu de rôles et un roman.

PC

J'en ai lu un récemment, tiré de *Nephilim*. Jeu sympathique, ma foi, et roman relativement sympathique; Et je l'ai lu jusqu'au bout comme ça par une espèce de perception intellectuelle, mais je me suis beaucoup amusé au détriment de l'auteur. Mais auquel on peut tout pardonner parce qu'il est très certainement très jeune. Mais il a eu la possibilité de publier et de vendre et sûrement de bien vendre. C'est certainement un autre problème, que tu connais bien, ce que tu appelles des "franchises" : ce sont des livres vendus d'avance à un public qui existe.

Et là il y a quand même un problème par rapport à des "vrais" écrivains qui rament depuis dix ans pour faire publier un roman. Simplement parce qu'un type de 18 ans écrit un livre dans le cadre de *Nephilim* ça va se vendre, même si c'est de la crotte de bique.

DV6C

Petit récapitulatif. Aujourd'hui, un auteur qui a envie d'écrire de la Science-fiction passe en général deux ans à écrire un roman complet; le propose à un éditeur qui en reçoit tellement qu'il est impossible pour lui de conseiller...

UNE PHASE INTERMEDIAIRE ENTRE L'AUTEUR ET L'EDITEUR EST NECESSAIRE

JCD

Stop : si déjà il n'y a pas une phase intermédiaire entre les deux qui est « *J'ai terminé mon roman, donc j'ai un certain nombre de gens autour de moi à qui je vais demander de le lire, de le critiquer, je vais moi-même le retravailler et je ne vais l'envoyer que lorsque je suis prêt à défendre chaque ligne avec la dernière de mes tripes* » — tant que ce travail n'a pas été fait, le type part au casse-pipe. A moins de s'appeler Le Clezio.

Mais, je pense que cette phase là — je commence à écrire, c'est à dire la conscience du fait qu'il faut bosser — et le fait qu'autour de soi à moins d'habiter au fin fond de la Lozère, il y a quand même des gens qui vont avoir du plaisir à le lire, et pas de te taper sur l'épaule en te disant « *C'est très bien, tu as réussi à taper sans faute* » mais dire « *Là, ton personnage je ne le sens pas, là il y a ci, là il y a ça* »; peut-être aussi s'intéresser à des revues comme *L'Encrier Renversé*, qui donne des conseils de choses auquel il faut penser. Poser des questions et faire ce boulot-là.

Après, le manuscrit arrive sur le bureau de l'éditeur. Sur le bureau de l'éditeur ça ne veut pas dire parce que s'il y en a trente arrivés ce jour-là, le manuscrit ne sera pas lu : ça veut dire simplement qu'il a des chances, s'il n'est pas bon, d'être éliminé en vingt minutes par une personne qui lira les quinze premières pages, qui feuillettera pour voir jusqu'où ça va, qui essayera de temps en temps de s'y remettre parce que bon, on essaie, et puis qui en une heure mettra une croix dessus en disant, non.

ET POUR LES ROMANS DERIVES ?

DV6C

D'un autre côté, dans l'idéal, on a deux royaumes : celui des auteurs autodidactes et celui des auteurs de romans dérivés. Ces derniers s'inscrivent dans un univers comme celui de *Nephilim*, mais aussi *Star Trek* etc., écrivent des romans à la commande par exemple tous les mois s'il en faut un chaque mois...

LG

C'est un peu schématisé : il y a peut-être des romans de merchandising, je pense à *Star Trek* ou à *Star Wars* — mais il y a d'excellent romans *Star Trek* ou des romans sur des Superhéros, faits par des très bons auteurs, je pense à Graham Masterton — comme il y a des romans qu'on fabrique comme des tee-shirts.

JCD

Mais on ne s'adresse pas à forcément à des débutants pour ça. Ce n'est pas vrai du tout. Un livre par mois dans une série, ça veut dire qu'on a besoin de dix romans par ans. Moi je connais un collègue au Fleuve, Alain le Bussy, qui en écrit six par an. Donc à la limite tu lui dis « *Ecoute voilà un contrat, voilà vingt mille francs d'avance pour le roman que tu m'écris Star Trek, ce que tu veux. Tu t'arranges pour m'en produire tous les tant.* »

Il suffit d'en trouver trois ou quatre d'auteurs comme ça et ta série elle marche toute seule. Et aux Etats-Unis, les auteurs, des bons auteurs, ils en ont pleins.

Ce dont tu parles, les franchises (romans dérivés), c'est en général issu de gens qui ne sont pas tellement issus du milieu éditorial eux-mêmes, qui sont plutôt des fans, qui ont décidé d'écrire des trucs, qui ont réuni l'argent ensemble pour faire ça, et qui se sont aperçu que ça marchait bien. Mais ils ne sont pas du tout passés par le circuit éditorial habituel.

DV6C

Étant donné que ce circuit inhabituel nourrit beaucoup d'auteurs américains qui sinon par ailleurs n'arriveraient pas à décoller ou simplement vivre de leur métier, c'est quand même une bonne chose, non ?

JCD

Ça peut rendre service : je sais que Marion Zimmer Bradley, par exemple, qui donne des cours d'écriture, a tendance à repérer des élèves dont elle estime qu'ils ont quelque chose à dire, et à leur confier une écriture en commun de franchise sur son monde à elle de *Ténébreuse*, et ça permet à ces gens là de publier un livre sous leur nom, parce qu'aux Etats-Unis quand on a publié un roman sous son nom on peut aller trouver un agent en disant « *Je m'appelle machin donc prenez-moi* ». Et à ce moment là c'est beaucoup plus facile.

Tandis que tant qu'on n'a pas publié, c'est très difficile de trouve quelqu'un qui se chargera de vos intérêts : il faut que tout le monde vive et l'agent il vous dit « *Ecoutez, moi je ne touche de l'argent que sur ce que vous vendez et pour l'instant vous n'avez rien vendu — donc vous ne m'intéressez pas* » donc il y a là je dirai un travail de renvoi d'ascenseur du professeur vers les jeunes — et en même temps ça la fait vivre elle, c'est certain, mais je crois que ce n'est plus vraiment son problème. En France il n'y a pas ça.

DV6C

Donc pour avoir plus d'auteurs, il faut parrainer plus les jeunes; peut-être favoriser un système qui permette de détecter avant que l'écrivain ait passé deux ans sur un roman illisible, que le livre est illisible et l'amener à réécrire et éventuellement trouver quelqu'un qui joue le rôle d'agent ou qui permette de mieux vendre les romans. Et à coté trouver une franchise pour le cas où on n'arriverait pas à placer ses romans plus personnels mais quand même arriver à publier et se faire connaître ?

BEAUCOUPS VEULENT ECRIRE MAIS PEU EN ONT LES CAPACITES

PB

D'abord, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui veulent écrire mais qui n'en ont pas les capacités. C'est comme une sorte de sport national surtout en France et peut-être aussi aux Etats-Unis où ça s'est beaucoup développé : tout le monde veut sortir un livre. C'est vrai pour les gens de la télévision et du show-business. Entre l'envie réelle d'écrire et l'envie...

LG

... D'avoir son nom sur une couverture.

PB

... superficielle d'écrire, il y a une sacrée marge. Et c'est celle-là qu'il faut déterminer, je pense. Il y a une notion dans la religion hindoue, qui s'appelle le *Dharma*, qui est très intéressante, parce que c'est une sorte de rôle, le rôle d'une personne de réaliser telle chose.

Et si on est vraiment dans ce « *Dharma* » quand on écrit, je pense qu'il n'y aura pas vraiment de problème. Il y aura peut-être à retravailler — ne jamais hésiter à retravailler, parce que ça, cela fait partie du métier — mais, cette espèce de colle invisible qui fait l'histoire, qui fait le roman, existera d'emblée, parce qu'elle sera inscrite dans le potentiel d'écrivain. Il y a peut-être un travail personnel qu'on a à faire sur soi-même pour savoir si réellement, l'écriture est quelque chose qui vous « habite. »

PC

Ce qu'on peut dire aussi en deux mots sur ce qui pourrait améliorer la chose effectivement, sur le plan du métier, en dehors du *Dharma* en question, de la passion, du talent, du génie etc., il y a effectivement des aspects de métier, que tu as bien souligné puisqu'il y a des livres qui effectivement ne sont pas écrits dès la première ligne, et d'autres dans lesquels on sent que ça pourrait très bien s'améliorer : on sent que dedans il y a des bonnes idées, des petits talents, et puis qu'il faudrait juste travailler.

Et il manque des lieux de travail, qui pourraient être d'une part des revues, qui permettent de publier des nouvelles, et des franchises : c'est vrai qu'un jeune auteur, s'il peut avoir l'occasion d'écrire dix romans, même si ce sont des romans dont les sujets lui sont imposés de l'extérieur, qui ne le passionne pas à 100% parce que lui c'est pas ses tripes, mais dans lesquels il va pouvoir passer des mois et des mois des phrases, des paragraphes et des chapitres les uns derrière les autres et des fois être corrigé parce que c'est souvent des livres fait un peu en commun, avec un superviseur etc.

Hé bien, ça, cela lui apprendrait quelque chose et ou bien cela le démolirait — c'est à dire qu'il sera toute sa vie incapable de faire autre chose que de la frappe au kilomètre — ou bien cela lui donner un métier suffisant pour le jour ou il s'en sent vraiment les tripes, faire son propre truc. Alors ça, moi je ne suis pas contre : je me suis un peu moqué tout à l'heure (de *Nephilim*) mais...

En Bande dessinée ça arrive exactement de la même manière : il y avait il y a quelques années beaucoup de revues, où chacun ou presque pouvait faire ses classes. On pouvait commencer en publiant deux pages. On revenait un mois après péniblement, on avait refait deux pages ou trois pages. On était re-publié ou non. Bon. Et donc on faisait, lentement des petites expériences, aussi à chaque nouvelle, chaque histoire courte, on avançait doucement. Maintenant en France, il y a deux revues de Bande dessinées, donc les portes sont très fermées, très étroites.

En Science-fiction littéraire, le problème est un peu le même. Il y a eut une époque où il y a eut plusieurs revues, fanzines, prozines, disons : fanzines évolués, fanzines de Science-fiction dans lesquels beaucoup de gens pouvaient publier.

En Bande dessinée il y a aussi, mais c'est extrêmement limité, la possibilité d'atelier, effectivement. C'est plus courant aux USA, en Belgique, au Japon et peut-être aussi en Italie.

Où des gens font de la production, travaillent en atelier : un fait les décors pour le Maître, ou fait les dessins préparatoires, ou encre derrière le maître qui a fait le crayon.

Tout ça peut paraître un petit peu dérisoire. C'est vrai que si on travaille comme ça toute sa vie ça peut paraître un peu triste, mais c'est une école. Les génies qui n'ont pas besoin d'apprentissages sont quand même extrêmement rares, et l'immense majorité des gens sont des gens normaux, qui ont besoin de travail pour évoluer. Et pour ça il faut des supports.

UN CADRE IMPOSE N'EST PAS LE PROBLEME

PB

Je ne pense pas que le problème soit le cadre.

Même si on a un sujet imposé — et ça m'arrive puisque je fais une série qui s'appelle *Rohe!* où j'ai forcément un sujet imposé, puisque c'est le même héros qui revient à tous les épisodes — je ne pense pas que le cadre empêche quoi que ce soit : parce que si on a des thèmes à dire, si on a des choses à exprimer, elles vont sortir quel que soit le cadre. Le talent, si on en a, peut s'exprimer dans un cadre bien déterminé, un petit peu comme les figures imposées du patinage artistique. Si quelqu'un a du talent, il réussira à l'exprimer dans ces figures imposées.

Donc il ne faut pas avoir peur du tout du thème imposé. Je pense même que cela peut être un excellent exercice. Cela peut être les techniques "oulipienne" (?), c'est à dire que les gens s'imposaient certaines règles de départ : de ne pas mettre de "e" dans tout un chapitre etc. Cela peut-être très intéressant et très formateur.

IL FAUT VOULOIR FAIRE SON TRAVAIL D'AUTEUR

JCD

Il y a aussi une chose en ce qui concerne le travail : les auteurs entre guillemets « arrivés » — les auteurs de Science-fiction — les Ayerthal, les Canal, les gens qui sont au top, les gens je dirais qui n'ont plus rien à prouver, ce sont des gens qui bossent, d'une manière que vous n'imaginez pas. Au point où si les débutants le savaient je pense cela ne leur ferait même pas envie.

Dans la revue *Galaxies*, qui va sortir à Nancy, revue trimestrielle de Science-fiction à laquelle je collabore, il y a un texte de Ian Banks, auteur anglais qui résume ce qu'il sait sur la Culture — un texte fait à partir d'échanges qu'il a fait sur Internet.

C'est quelqu'un qui est capable d'écrire quarante pages simple interligne serrées, simplement sur l'architecture intellectuelle de son univers de la Culture. Et derrière il a des centaines de pages de notes. C'est à dire que sur ce truc, il connaît tout : il est capable quand il passe devant une porte fermée des pièces qu'il décrit, de savoir ce qu'il y a derrière la porte; et ce travail-là, qui est un travail extrêmement important, il est nécessaire justement pour que la colle prenne.

On sait, on connaît nous, Pierre (Bordage) ne me démentira pas, on connaît les ficelles de notre monde. On sait ce qu'il y a, on connaît les passages secrets. Et on les connaît parce que c'est ça qui nous permet de vous raconter dans l'histoire que ce que l'on choisit. Mais ce n'est pas parce que l'on vous a dit que cela qu'on ne sait pas ce qu'il y a à côté. Parce ce que sinon cela ne marcherait pas.

Si vous voulez, nous sommes des gens qui faisons des photos on mettant éventuellement du flou à certains endroits, non pas parce que le truc est flou, mais parce que l'on a mis de la vaseline sur l'objectif à certains endroits. Mais nous, nous voyons très bien ce qu'il en est. Et ça, ce travail là, ça s'apprend comme tout le reste. Et on bosse. Il n'y a pas d'autres moyens que de bosser. Je ne crois pas que des gens soient nés avec le sens complet de savoir tout faire. On a nos trucs : il y a des choses qu'on fait presque sans s'en apercevoir. Il y en d'autres sur lesquelles on rame comme des perdus.

EN FRANCE, ON NE VIT PAS DU METIER D'AUTEUR

DV6C

Ce qui nous permet d'aborder un autre point : tu pourrais écrire beaucoup plus de romans si tu avais envie d'en faire ton métier. Une des entraves principale à l'accroissement du nombre d'auteurs en France n'est-il pas que les auteurs ne peuvent pas vivre de leur métier. Peut-on améliorer cette situation ?

JCD

Est-ce que c'est souhaitable ? Déjà en ce qui me concerne moi, Jean-Claude Dunyach, la réponse est non.

La raison pour laquelle je publie peu est double : c'est d'abord parce que je suis un flemmard fini : je travaille - j'ai un travail à temps complet, très intéressant, et je ne peux même pas me reposer de mon travail en écrivant — j'ai un travail tellement intéressant que j'aurais plutôt envie de manger mon temps d'écriture pour faire mon travail. Il y a aussi le fait que je ne suis pas quelqu'un qui a beaucoup d'idée. Il faut quand même être honnête : j'ai deux bonnes idées de nouvelles par an. Donc j'en écris deux. Tu me mets au chômage technique, j'écrirais deux nouvelles par an et peut-être une troisième qui sera moins bonne. Je ne suis pas capable de faire mieux.

PB

Je suis dans un cas un peu différent de celui de Jean-Claude, parce que j'essaie d'en faire mon métier. Je travaille tous les jours de huit heures et demi du matin jusqu'à six heures et demi sept heures. Je suis rythmé par ma vie familiale. Mon lieu de travail c'est mon bureau chez moi et j'essaie d'en faire mon métier. Donc je souhaite bien sûr améliorer le score des ventes pour que ce métier devienne plus confortable. On ne doit pas être beaucoup à vouloir vivre professionnellement de la Science-fiction en France — deux ou trois, peut-être — et c'est vrai que c'est un peu juste.

Ce n'est pas que j'aimerais pouvoir produire plus. Parce que j'estime produire suffisamment finalement. En gros je fais trois quatre *Rohe!*, plus un livre de l'Atalante par ans — comme les livres de l'Atalante sont assez conséquents, ce n'est donc pas une question de

produire plus mais de produire mieux peut-être : dans des conditions plus confortables et ramener un peu plus d'argent, c'est sûr.

LG

Je suis un peu dans ta situation, sauf que je ne suis pas encore auteur professionnel : je termine mon cycle d'étude. Mais je risque de me retrouver dans ta situation.

J'écris à peu près trois romans par ans au Fleuve Noir. Des petits livres, qui font moins que deux cent pages. Mais j'ai tendance à penser comme toi. Je pense que je peux écrire beaucoup plus. Je mets à peu près un mois pour écrire un Fleuve. Il n'y a pas de problème, je peux faire plus. C'est plutôt un manque de temps qu'un manque d'idée au contraire. J'ai beaucoup trop d'idées par rapport aux développements que je peux en faire.

L'EDITEUR A TOUT INTERET A PUBLIER DES AUTEURS FRANÇAIS... QUI VENDENT.

JCD

Donc J'ai Lu n'a pas du tout de problèmes métaphysiques à éditer Ayerdhal. Au contraire, vous leur en collez un deuxième, ils seront très contents. De même que je pense que l'Atalante n'est pas du tout déçu d'avoir publié Bordage. Donc c'est des gens pour qui c'est bien, il y a un roman qui arrive et ça se vend.

Le Fleuve a tout à fait intérêt à continuer à publier des auteurs français, parce qu'il y a des gens qui ont recréé leur public : il y a des auteurs — Le Bussy — dont on sait que l'on va acheter le dernier Genefort etc. Je vois même des critiques sur le courrier électronique où les gens se contentent de dire « *Tiens le dernier Genefort est paru* » et il y a une dizaine de message « *C'est quoi ? Il est où ? Tu l'as lu ?* » etc.

C'est comme ça que ça se passe. Il n'y a pas de côtés nuisibles de cet aspect là. Les français, on ne sera pas du tout mal considéré vis à vis des américains, d'autant qu'on coûte moins cher : on n'a pas à être traduit. C'est un point important.

LA FRANCE RESTE UN PETIT MARCHÉ

Ceci dit, problème simple, malgré tout, un roman publié en France, même vendu à dix-huit mille exemplaires, cela rapporte quoi ? Ça rapporte trente mille francs, quarante mille francs. S'il faut en faire deux par ans pour gagner à peine plus que le SMIG, il faut vraiment ramer partout. En sachant qu'il n'y a aucune sécurité, c'est à dire que les six mois prochains, le problème recommence. Donc il faut que le livre sorte. Et ça tout le monde ne peut pas le faire. C'est à dire qu'en France, Robert Silverberg ou Philip K. Dick ne vivrait pas avec leur tarif français. Personne ne le peut : la France est un petit marché.

ATTAQUER LE MARCHÉ ETRANGER EST FAISABLE MAIS AUCUN EDITEUR NE S'EN PREOCCUPE

Alors, on peut se dire : attaquons le marché étranger en particulier le marché mondial, américain, et contrairement à ce qu'on peut penser, c'est relativement accessible. On peut le faire.

J'ai été publié aux Etats-Unis. Mais il faut prendre du temps, il faut ramer. Et là, par contre il y a un problème éditorial, c'est qu'on n'a pas la structure éditoriale en France de gens qui pourraient nous aider à faire ça : on n'a pas de service chez les éditeurs français de marketing de vente à l'étranger. Ils savent faire avec l'Italie, avec l'Espagne, avec l'Allemagne quelque fois, parce qu'il y a des échanges. Mais avec le milieu anglo-saxon, ils ne savent pas faire.

Moi j'ai vu le cas, et c'est vrai, chez Denoël pour ne pas les citer, d'une dame qui est partie depuis, qui était la responsable des droits étrangers qui était quelqu'un qui ne savait pas parler aux répondeurs parce qu'elle ne savait pas quoi dire. Hé bien c'était une dame qui pour ses rapports avec le monde américain, était mal partie, parce qu'en raison des fuseaux horaires, elle n'avait jamais la possibilité de parler avec une personne. Et comme elle ne parlait qu'aux répondeurs, elle ne laissait jamais de message. Ça a l'air stupide, mais on part de là.

Là il y a des choses à faire. Là, nous les éditeurs français, on s'aperçoit que pour un certain nombre d'auteurs, on est aussi une manne : parce que j'ai Lu fait vendre Tim Powers par exemple. J'ai Lu a tout a fait la possibilité de se tourner vers l'agent de Tim Powers en lui disant « Débrouillez-vous, je vous ai pris six Tim Powers, vous me prenez un de mes français, n'importe lequel, sinon, je vous prend plus du Tim Powers » C'est faisable. C'est du chantage, mais ça se fait. Sauf qu'avec les américains on n'y arrive pas. Les gens ne veulent pas essayer. Mais c'est quelque chose qui va finir par changer.

PB

Je veux juste ajouter que le métier d'écrivain en France n'est pas un métier très rentable, il faut le savoir : la plupart des gens essaient de gagner leur argent en travaillant pour la télévision ou le cinéma mais des écrivains purs en France, il y en a très, très peu qui vivent de leur plume, mais vraiment très peu.

PC

C'est un phénomène général à la Littérature.

PB

Tout à fait. La vente moyenne d'un livre en France est de mille cinq cent exemplaires, toute littérature confondue. En Science-fiction on est plutôt au dessus de la moyenne nationale. Et très rares sont les auteurs qui réussissent à vivre de leur plume.

JCD

Tu as des tirages et des ventes qui sont bien supérieurs à beaucoup des auteurs qui sont des habitués de *Bouillon de Culture* ou d'émissions du même genre. Clairement.

UN PROBLEME AU NIVEAU DES LIBRAIRIES ?

DV6C

Donc en récapitulant, nous avons des auteurs doués, qui arrivent à se faire éditer.

Mais apparemment le problème est qu'il n'y a pas suffisamment de monde pour acheter leur livres, qui ont pourtant une possibilité d'être vendus, puisque la Science-fiction est quelque chose d'accepté, la Science-fiction est quelque chose d'actuel, il y a une embellie aujourd'hui. Déplaçons donc le problème au-delà des éditeurs et passons aux diffuseurs : Y a-t-il un problème au niveau des librairies, au niveau des supermarchés ? En ne parlant que de ce premier marché, puisque les *Maxilivres* se multiplient, il y a le marché du livre d'occasion... et bientôt le livre électronique.

PC

C'est le problème du livre en général, ça.

LG

Il y a une succession de cas particuliers, quand même. Parce qu'il faut parler de Fleuve Noir en particulier, de Denoël en particulier : quelle image ont-ils auprès des libraires?

LA LOI IMPITOYABLE DE L'OFFICE : LE LIVRE DOIT SE VENDRE EN 3 MOIS OU IL PART AU PILON

JCD

Première remarque : chez la plupart des libraires, et en tout cas dans toutes les FNAC, Virgin etc. il y a un rayon clairement identifié Science-fiction et Fantastique qui est aussi bien représenté qu'ailleurs, dans lequel les nouveautés sont bien représentées. Moi je vais chez Gilbert Jeune à Paris ou à la FNAC, je n'ai pas du tout l'impression d'être traité en parent pauvre.

Ce qu'il y a, et ce qui est normal, c'est que le mois d'après, mon livre a disparu pour laisser la place à la sortie du mois. Premier point. On ne peut pas s'arrêter.

Deuxièmement, il est certain qu'il n'y a pas de la part des lecteurs la volonté de remonter dans le passé. C'est encore pire aux Etats-Unis, où un auteur comme Silverberg, qui n'est pas le premier venu, se plaint que les deux tiers de son œuvre sont absolument introuvables pour le lecteur américain de base. Il y a des romans de Silverberg qu'on ne peut trouver qu'en France. Et cela pour des choses aussi importante que *Les ailes de la nuit* ou *Le silence de la terre* (?).

Nous n'avons pas à nous plaindre. Ce qu'il y a c'est que les gens achètent peu de livres, lisent peu de livres. Et puis même si la Science-fiction se taille quand même un gros morceau du gâteau, hé bien il n'y en a pas assez pour tout le monde. Point. Je suis désolé d'être brutal et cynique : on ne peut pas tous gagner notre vie avec ce media, car pour que le livre reste à un prix accessible — et c'est déjà cher un livre à mon sens — on ne peut pas dépenser un budget énorme.

Je vois les gens qui se pressent autour de nous, qui ne peuvent pas acheter tous les Genefort qui sont là, tous les miens et tous les siens. Ce n'est pas possible. Cela ferait le budget de plusieurs mois de lectures.

Mais apparemment, ce budget on peut l'avoir, mais étalé sur plus longtemps, et cela ne correspond plus à la vitesse à laquelle les livres partent. De toutes manières les libraires n'entretiennent plus de stocks, sans parler des grandes surfaces, qui ne tiennent pas de stocks du tout, d'après ce que j'ai compris ?

JCD

Ça dépend, justement : les grandes surfaces, par le simple fait qu'elles ont de grands rayons, et que c'est embêtant de défaire un rayon, conservent du stock, justement. Et c'est en grande surface que tu trouveras des Fleuve Noir d'il y a six mois.

Donc vous écrivez des romans, mettons vingt, et ces romans vous ne pouvez les vendre que pendant une période très, très réduite par rapport à celle où vous pourriez les vendre ?

DEUX STRATEGIES POSSIBLES POUR L'EDITEUR

PB

Je pense que cela dépend vraiment du système de diffusion. J'ai les deux cas, puisque je travaille pour un grand groupe qui est *Les presses de la Cité*, même si Vaugirard n'appartient plus au groupe des Presses, cela reste quand même dans le giron.

Donc il y a la Grande Diffusion — soit disant, car à mon avis c'est une distribution très rétrécie — qui passe par les Hypermarchés et les Points Hachette.

Et puis j'ai le deuxième système, celui de l'Atalante, qui est un éditeur moyen — ce que l'on appelle un éditeur moyen, même petit — qui lui passe exclusivement par le système des librairies — ce que l'on appelle le premier niveau.

(Coupure de l'enregistrement.)

L'Atalante limite considérablement les nouveautés, puisqu'elle se limite à vingt parutions par an, ce qui n'est vraiment pas beaucoup par rapport à d'autres éditeurs. Ils ont plutôt misé sur le travail des libraires. Et grâce à ce travail des libraires, je vends beaucoup plus de livres par l'Atalante, qui est un livre plus cher, trois ou quatre fois plus cher que celui de Vaugirard, qui ne bénéficie d'aucune publicité en dehors de Véga ou de Continuum ou de journaux comme ça.

Mais j'en vends beaucoup plus.

Donc leur travail, qui est un travail de fond, a fini par payer par rapport au travail de diffusion courte qu'est celui des Presses de la Cité.

Donc je pense qu'il y a un petit enseignement à tirer de cela : on peut encore miser sur l'intelligence des lecteurs peut-être, à condition que les éditeurs restent raisonnables, c'est à dire ne courent pas la nouveauté à tout crin, ce qui finit par les saborder. Parce qu'ils fonctionnent beaucoup avec le système des Offices — si vous connaissez ? Le libraire renvoie automatiquement les invendus au bout de certain temps pour ne pas avoir de stocks impayés. Trois mois en général.

DV6C

Ce qui signifie que le temps de diffusion est réduit à trois mois. Si au bout de trois mois le livre n'est pas vendu, le libraire le renvoie ?

**LE CONTENU DU LIVRE NE COMPTE PLUS
QUAND ON CONSIDERE D'ABORD LA MARGE A REALISER**

JCD

Il renvoie, ou pas. C'est qu'il y a aussi un problème : en terme de surface, un livre de grand format, qui occupe la place de deux livres de poches, mais qui coûte quatre fois plus cher, sera plus intéressant à garder pour le libraire. Parce qu'il fera plus de marge dessus. Alors que les livres de poche vont tourner. Sauf s'il s'agit d'un auteur qui est tellement connu — par exemple San Antonio — qu'on en gardera toujours quelques exemplaires, parce qu'on est certain qu'on finira par les vendre.

Il y a un jeu pervers dans cette histoire, qui existe pour des raisons essentiellement économiques, qui n'ont rien à voir avec le contenu. Le libraire peut ou non en fonction de ses goûts, mettre à côté de la caisse ou à un endroit bien en vue un livre auquel il a été sensible. Il faut savoir que ce qui a fait vendre Pennac, ce sont les libraires : parce qu'ils ont dit que c'était remarquable et qu'ils l'ont montré. Et comme il s'est trouvé que le public était d'accord, ça a marché.

Mais à la base, Pennac était sorti en série noire. Donc à un endroit où il n'y avait aucune raison de le distinguer d'une centaine d'autres qui avaient la même couverture, la même présentation.

DV6C

Le problème est-il le même au niveau de la bande dessinée ?

PC

Exactement le même problème. À ceci près qu'il y a en bande dessinée — mais ça représente relativement peu de choses en fait — 70 à 80 libraires spécialisés en bandes dessinées en France. On peut les considérer comme des lieux de ventes privilégiés. Et on a d'ailleurs une énorme chance d'avoir ces gens : c'est comme s'il y avait 70 à 80 librairies de Science-fiction en France, de gens ne faisant que ça.

Ce qu'il faut savoir dans ce domaine, c'est qu'ils subissent exactement le même système des offices et des retours au bout de trois mois. Au point qu'il se produit le même fonctionnement commercial de la part des éditeurs, c'est à dire que, ce qu'on va avoir vendu dans les trois mois de la sortie d'un album, il ne faut pas espérer en faire beaucoup plus.

On va en sortir comme ça trois par mois. Ça va durer deux ans, jusqu'à ce que l'éditeur vous les mette en solde. Mais si vous n'avez pas vendu vos 10.000 exemplaires dans les trois mois, hé bien votre album, il est un peu fichu.

Et ça, c'est assez dramatique parce que ce sont quand même des objets relativement chers, et qu'on devrait laisser au public, je dirais, le temps de la réflexion, le temps de la découverte : il y a des albums qui vous passent sous le nez parce que vous n'êtes pas tous les huit jours chez votre libraire, tout simplement.

Comme il y a des films qui quittent la salle au bout d'une semaine ou de quinze jours. On souffre de ce système exactement de la même manière.

LES EDITEURS RACHETES PAR DES BANQUIERS SONT GERES PAR DES BANQUIERS, COMME DES BANQUES

PB

C'est amusant, parce que j'ai l'impression qu'en filigrane se dessine derrière, finalement, une volonté éditoriale. Puisque dans les Presses de la Cité, qui est un groupe que nous fréquentons Laurent (Genefort), Jean-Claude (Dunyach) et moi, il semble y avoir une volonté de faire du court terme, parce que ce sont des éditeurs qui ont été repris par des banquiers.

Ce qui est tout à fait différent des éditeurs de surface moyenne, qui font vraiment le métier par passion : là il y a vraiment une très grande différence. L'édition en arrive à en être spéculative.

Puisque quelqu'un comme Bernard Fixot, qui a racheté Laffont et qui est allié aux Presses de la Cité, a acheté le livre de Noah Rabbin, la petite fille de Rabbin, le président assassiné, avant même qu'elle ait écrit le livre, simplement parce que médiatiquement, elle a fait un discours au moment de l'enterrement de son grand-père, qui a eu un énorme retentissement. Fixot, pour prendre la décision de publier son livre, ne s'est basé que sur ce petit fait-là. On en est arrivé là, au niveau de l'édition : de la pure spéculation.

Alors on est très loin du travail d'éditeur traditionnel. Et je pense que les éditeurs sont en train de scier la branche sur laquelle ils sont assis. Mais, paradoxalement, cela va profiter aux éditeurs de taille moyenne : les grands groupes auront de plus en plus de problèmes, mais je pense que ce sont les éditeurs moyens, qui sont à taille humaine, qui devraient s'en tirer le mieux. Et ce sera une bonne chose pour les auteurs de Science-fiction.

COMMENT LE LECTEUR SAIT IL QU'UN LIVRE QUI VA LUI PLAIRE EXISTE ?

DV6C

Récapitulation : nous avons des auteurs doués, qui écrivent pas mal de romans, mais ceux-ci traversent tels des météores nos rayons de librairies spécialisées ou non. À partir de là, comment, à votre avis, un lecteur peut-il savoir qu'il y a un livre qui l'intéresse en ce moment dans les librairies ?

BEAUCOUP DE LECTEURS N'ACHETENT QUE CE QUI PASSE A LA TELEVISION

JCD

Autre problème, aussi, quand tu vas faire tes courses pour acheter un livre — et que tu es la fameuse ménagère de moins de 50 ans dont on parle à la télévision, il y a déjà un premier titre qui te tape dans l'oeil, c'est «*Mon divorce*» par Diana. Puis tout de suite en dessous, tu as «*Mon divorce*» par Fergie. Tu te dis, « Ah, il y a la série, c'est super... » Puis après tu vois «*Mes problèmes* » par Patrick Poivre d'Arvor. Et après, «*Ma politique* » par Laurent Fabius.

Puis tout à fait en bas, tu vois des livres de fiction : des polars etc. Hé bien, tu t'es déjà arrêté à un certain nombre d'étapes — je plaisante à peine — qui sont des livres de marketing. Ce ne sont pas des livres, mais une façon d'accommoder quelque chose sous forme de littérature, qui se vendent plutôt pas mal, et qui sont, je dirais, du factuel. Et cela, ça constitue quand même un grand nombre de vente. Je vous passe «*j'ai rencontré les extraterrestres* » par Pradel, et consorts : il en existe un certain nombre.

Voilà déjà une première élimination (parmi les catégories de lecteurs) : il reste des gens qui achètent des livres, et qui s'intéressent tout bêtement à la littérature. Et alors, ces gens-là, le problème que l'on a, c'est que personne ne sait comment leur faire acheter le livre qu'on voudrait. Pour une raison très simple, c'est que ce sont des gens qui ont leurs goûts. Qui s'autodétermine assez bien et en général fonctionne beaucoup par bouche à oreille. La seule façon d'arriver (à avoir du succès) c'est d'écrire le bon livre dont ils vont parler.

UN TIERS DE CHAQUE GENERATION POURRAIT ACHETER REGULIEREMENT DES ROMANS DE SCIENCE-FICTION

DV6C

Sans parler de spécificité de goût, le simple fait, constaté lors d'interventions dans des classes de collèges, qu'un tiers des élèves seraient intéressé par la Science-fiction, multiplierait logiquement par trois, quatre, cinq le nombre de bons romans qui pourraient être vendus...

JCD

Regardez les magazines pour enfants — *Je Bouquine* etc. Le nombre de textes de Science-fiction qu'il y a dedans est énorme : la Science-fiction, ils en ont lu : ils en voient à la télévision, ils vont voir *Toy Story*, ou ils lisent *Mon professeur est un extraterrestre* publiée dans *Je Bouquine* il y a cinq ans, et qui est une histoire mignonne comme tout. Et ça ne les dérangera pas de lire de la Science-fiction.

Le problème c'est qu'après leur donner envie de lire tel et tel livre (reste à faire).

Le travail d'information (c'est) d'abord de signaler que tel ou tel livre est sorti : c'est le niveau de base. Je vois ça à travers Internet qui est un forum de discussion, assez régulièrement, on essaie d'attirer l'attention (sur un livre qui vous a plu) quand on est un passionné : on dit « *Vous savez, il y a un livre que j'aime vraiment beaucoup, donc je vais prendre le temps de vous en parler* » on ne s'amuse jamais à descendre un livre — ou alors c'est fait en cinq lignes. Ça, ça peut marcher : moi, les livres que j'ai achetés, c'était soit parce que je connaissais l'auteur, soit parce que je connaissais quelqu'un qui me disait : « *Ecoute, ça prend, lis, tu peux pas vivre sans ça.* » Après ça marche ou ça ne marche pas.

LA TELEVISION PEUT-ELLE FAIRE VENDRE UN AUTEUR DE SCIENCE-FICTION FRANÇAIS ?

Il est évident que nous ne passons pas à la télévision.

Je pense à Maurice Dantec qui passe à la télévision et qui commence à les (les téléspectateurs) agresser sur Philip K. Dick. Les gens doivent alors couper l'image en se disant « *Mais c'est quoi ce fondu ?* » (*Nulle part ailleurs* sur Canal Plus) C'était grandiose, j'ai beaucoup aimé, mais les types en face n'étaient pas vraiment préparés... Il est certain qu'on ne passe pas à *Apostrophe* ou *Bouillon de Culture* pour des raisons de goût de la personne qui fait ça. Point.

Mais je ne crois pas que la télévision fait autant acheter de livres que l'on dit. Elle fait acheter « *Mon Divorce* » par Diana, c'est certain...

LG

Je suis d'accord avec Jean-Claude Dunyach sur le fait que passer à la télévision ne fait pas vendre de livres...

PB

Je t'arrête : lorsque Ayerdhal est passé chez Delarue, il y a quand même eu un infléchissement très net de sa courbe de vente...

LES AUTEURS DE SCIENCE-FICTION N'ONT PAS D'IMAGE PUBLIQUE

LG

Pour les livres factuels, ça ne marche pas. Mais comme il y a un manque énorme de communication en Science-fiction : il y a une frustration.

Des lecteurs m'ont dit : « *Pourquoi on ne voit pas ta photo au dos des bouquins ?* » alors qu'ils lisent cinquante romans par an. Ils n'entendent même pas une seule fois le mot Science-fiction à la télévision, un media qu'ils regardent tous les jours. Cela ne m'étonne donc pas que le passage à la télévision d'Ayerdhal ait eu un impact immédiat, parce que les lecteurs de Science-fiction regardent la télévision, et, pour une fois qu'un lecteur de Science-fiction y passe, c'est fabuleux.

JCD

J'ai eu droit au même phénomène qu'Ayerdhal quand je suis passé il y a deux ou trois ans à Cannes sur La Marche du Siècle de J. M. Cavada. J'ai eu de la chance parce que lorsque j'ai parlé, juste avant, sur l'autre chaîne, le match Marseille contre je ne sais plus qui venait de se terminer : le téléspectateur avait zappé, et ils étaient tombés sur moi, et Cavada avait passé les couvertures de mes romans.

Effectivement il y avait eu un certain infléchissement, parce que les téléspectateurs avaient vu la tête de quelqu'un. Vous imaginez, si ma tête fait vendre, c'est qu'on peut vraiment vendre avec n'importe quoi !

C'est vrai que cela marche, mais on n'a pas besoin de la grande discussion « Alors votre livre, vous l'avez écrit avec votre douleur... » etc. Par contre, un auteur de Science-fiction va s'exprimer sur un problème actuel : par exemple, le Cyberpunk, ou le rapport avec les media, le truquage des photos...

PB

J'ai vu Norman Spinrad dans une émission (CNet sur Canal Plus) à ce sujet.

JCD

Ça marche en effet, parce que comme on est amené à s'exprimer sur le futur, on a cette espèce d'auréole de futurologue. Et dans le pire des cas, si jamais on dit une grosse idiotie, on peut toujours dire : on écrit seulement de la Science-Fiction. C'est très bien, on n'est pas dangereux.

En même temps, les gens nous voient et se disent « *Je vois la tête qu'il a...* » et puis on a une belle couverture qui est montrée. Parce que les couvertures de Science-fiction sont souvent jolies. Le réflexe, c'est donc qu'on attire l'oeil.

Mais c'est vrai qu'on ne sait pas se vendre littérairement. On ne sait pas dire aux gens : attention on a des choses à raconter, on a des histoires.

Parce qu'après tout nous sommes des conteurs d'histoires. Nous fabriquons des rêves, nous fabriquons des sagas. On fabrique des choses extraordinaires, ou tout au moins, on essaye. Et ce qu'on aimerait vendre c'est justement ce fait là : qu'on va vous faire notre version des *Trois Mousquetaires*, ou de *Roméo de Juliette*. Enfin, avec un truc à nous, quelque chose qui n'appartient qu'à nous et qui n'est que Science-fiction. Ça on aimerait le vendre, et ça, personne à la télévision ne s'est jamais soucié de ce problème.

DV6C

Que pense Caza de la question du passage télévisé ou de l'image de l'auteur ?

PC

Je n'ai pas la télévision. Je suis déjà passé à la télévision, mais comme je m'habille toujours en blanc, je n'apparais pas à l'écran.

LA TELEVISION NE S'INTERESSE PAS LA BANDE-DESSINEE

Dans le domaine de la bande dessinée, c'est exactement la même chose : la bande dessinée n'apparaît pas à la télévision. De manière peut-être encore plus paradoxale, parce que dans la bande dessinée on fait de l'image, et on pourrait ce dire qu'après tout, ça pourrait passer très bien à la télévision. Hé bien, non. Apparemment, la télévision se fiche totalement de la bande dessinée.

Il y a eu quelques cas, quelques moments, quelques émissions. Ça a toujours capoté assez vite. Il semble que les auteurs de bandes dessinées soient comme les auteurs de Science-fiction, c'est à dire, ne sachent pas se vendre. Ne soient pas médiatique. À la limite, ne soient pas montrables.

PB

Et pourtant vous avez un grand festival ? Contrairement à la Science-Fiction.

PC

Ça, c'est l'arbre qui cache la forêt. Une fois par an, il y a le festival d'Angoulême qui permet à tous les media de se dédouaner de la bande dessinée. C'est à dire que pendant huit jours, on parle de bandes dessinées. Et dès que c'est fini, on referme l'écran.

PB

Nous, on a le *Salon du Livre*, on a Brives, enfin des choses comme ça.

PC

Il y en a peut-être plus en effet. Mais des festivals de Bandes dessinées, où les auteurs

se retrouvent en contact direct avec le public, alors ça c'est peut-être une des chances que l'on a dans la Bande dessinée.

LES FESTIVALS REMPLACENT EN PARTIE LE CONTACT QUE LES REVUES MAINTENAIENT AVEC LE LECTEUR

Il y a beaucoup de petits festivals, en dehors d'Angoulême, recevant dix, douze ou vingt-cinq auteurs et mille ou dix mille ou vingt mille personnes qui vont venir le week-end se faire dédicacer leurs albums.

Et ça, ça remplace un contact qui pourrait exister à travers les media, ou qui pouvait exister à l'époque des revues, *Pilote* ou *Métal Hurlant*. On était un petit peu en contact direct, le public et les auteurs, puisque cela paraissait tous les mois et une sorte de dialogue se crée comme ça. Et là, à travers ces festivals, ce dialogue continue d'exister.

Alors peut-être que dans le domaine de l'écriture, il y en a moins.

ET LE LECTEUR ?

DV6C

Dernier récapitulatif. Nous avons : notre auteur doué, l'éditeur qui accepte de l'éditer, le libraire qui arrive à en faire la promotion, la communication tout autour — on a beaucoup parlé de la télévision, mais il y a aussi les bibliothèques, la microédition, les magazines spécialisés, la presse (le *Monde*), la presse scientifique, les forums sur Internet.

Et nous voilà arrivé jusqu'au lecteur : le lecteur a réussi à trouver son livre. Si cela lui a plu, il va en redemander. Peut-on s'intéresser au lecteur à présent ?

ET LES BIBLIOTHEQUES ?

JCD

Un petit point : tu as parlé d'un chaînon extrêmement important pour nous, et que l'on maîtrise mal, celui des bibliothèques. Il en existe de plusieurs sortes : certaines ont plus de budget que d'autres, certaines sont gérées par des bibliothécaires qui expriment leurs goûts et qui, dans la mesure de leur budget, s'efforcent de faire aimer leurs livres.

LES EXTREMISTES ET LES SECTES METTENT LA SCIENCE-FICTION A L'INDEX

Et d'autres sont malheureusement des bibliothèques où les contraintes de nature soit politique, soit carrément religieuse font qu'un certain nombre de catégories de livres sont tout simplement bannies.

Et j'ai rencontré comme ça des bibliothécaires, levant les bras au ciel, me disant « Mon pauvre monsieur, chez nous, il n'y aura jamais de romans policiers, parce qu'il y a des enfants qui viennent. »

Et j'ai rencontré un certain nombre de gens qui vous disent pratiquement qu'il y a des index de livres, certains édités par des associations familiales, certaines d'extrême droite ou religieuses, qui mettent un certain nombre de livres à l'index.

La Science-fiction, dans son ensemble, est assez mal vue de cette catégorie-là de gens. Elle a un côté, je dirais, un petit peu débridée — non pas sexuel, agressif ou violent — mais une espèce de liberté de l'imaginaire qui est extrêmement dangereuse (du point de vue de ces gens) parce que si les gens se mettaient à réfléchir un petit peu sur les limites de leur imaginaire, je pense qu'un certain nombre de religions, instituts et de sectes, en prendraient un coup dans l'aile.

Donc c'est quelque chose qu'ils ne veulent pas. Je schématise, mais c'est ce genre de problème.

Et donc, là, il y a un schéma de non fourniture au public. Heureusement, c'est en train de diminuer. Mais ça existe quand même.

L'EXPLOSION DE LA SCIENCE-FICTION SUR L'INTERNET

Par contre, la Science-fiction a exploré et envahi tout un tas de media de communication; Je pense en particulier à Internet et au web. J'ai été mort de rire il y a un mois en tombant sur un article dans le Figaro où je ne sais plus quel auteur, une femme, auteur de roman de littérature générale avait été la première écrivain française à avoir sa page sur le web, parce qu'elle l'avait créée il y a six ou sept semaines de ça.

Nous, les écrivains de Science-fiction bavardant sur le web, on était mort de rire, parce que des écrivains de SF qui ont leur page web, vous en avez deux ou trois ici. Et on est cinquante ou soixante : on fait ça depuis le début. Donc on a colonisé le media, et on est beaucoup plus en avance. Donc on a un public, qui est en train de se développer, et qui nous verra nous. Et ça, ça nous rend intéressants.

LG

Les sites de Science-fiction sont, paraît-il, parmi les plus fréquentés du net. Après les sites pornographiques, bien sûr.

PB

C'est sûrement parce qu'on y met nos photos.

DV6C

Des lecteurs peuvent-ils s'exprimer ? Il y a bien des gens qui lisent de la Science-fiction dans la salle ? Qu'attendez-vous des romans. Y a-t-il des choses qui vous manquent ?

Eric Delzard (rédacteur en chef du fanzine *Continuum*)

Pour reprendre ce que disait Jean-Claude Dunyach, on attend qu'un roman nous fasse vivre quelque chose, c'est tout. On demande pas qu'il y ai marqué *Star Trek* dessus — ça à la limite je m'en fiche. Si un livre me fait rêver... C'est surtout le phénomène de bouche à oreille qui est intéressant : si on me dit « *Tiens, ce bouquin est intéressant* » (je l'achète) : c'est ce qui s'est passé pour Bordage, Dunyach et Genefort. Pas parce que j'ai vu une publicité.

Le lecteur de Science-fiction s'en fiche un peu que cela passe à la télévision ou pas, après tout. Notre critère de sélection, c'est que va-t-il se passer, qu'est-ce qu'on va me raconter. Et untel m'a dit que c'était bien. Tout ça fait partie d'une espèce d'inconscient du fan de Science-Fiction. C'est une espèce de famille, quoi qu'on en dise. Même si n'on est pas tous en train de se serrer les coudes.

Ce que j'attends d'un livre de Science-fiction c'est 1°) qu'il me fasse rêver. 2°) qu'il me fasse réfléchir sur certains problèmes. Et c'est tout. Le reste c'est de la littérature.

LA PUBLICITE SERT SEULEMENT À VENDRE PLUS LES LIVRES QUI SE VENDENT DEJA BEAUCOUP

PC

Un mot pour prolonger ce qu'on disait sur les media, et bizarrement aussi, sur les bibliothèques. Sur les ventes.

On ne prête qu'aux riches. Pour qui les éditeurs font-ils de la publicité ? Pour les gens qui vendent déjà beaucoup.

On fait de la publicité sur Stephen King parce que si on vend 30.000 exemplaires de King par exemple, en investissant 10.000 francs de publicité, on va vendre 60.000 exemplaires. On va doubler le chiffre. Alors que lorsqu'on a un auteur qui vend 3000 exemplaires, on va investir pareil, 10.000 F de publicité, on va aussi doubler le chiffre. Mais du coup, on passe seulement de 3000 à 6000 ce qui est nettement moins intéressant. Et les éditeurs fonctionnent un peu sur ce système.

Je tiens alors de la part de bibliothécaires que dans les bibliothèques, c'est pareil : les livres qui sortent le plus, ce sont les Stephen King. Les bandes dessinées qui sortent le plus, ce sont les *Asterix*. Devant ça, je me dis mais, à quoi servent les bibliothèques, si elles ne font lire que les livres qui de toutes façons sont présents partout et sont déjà lu par tout le monde. Et là, à mon sens, il y a un petit problème.

PLUS DE CONCENTRATION ET DE PUBLICITE POUR LE FANTASTIQUE QUE POUR LA SCIENCE-FICTION

LG

C'est intéressant de comparer le fantastique et la Science-fiction. Pourquoi, par exemple, y a-t-il beaucoup plus de publicité sur les auteurs de romans fantastiques que pour les auteurs de Science-fiction, où la publicité est inexistante ?

Pour un volume égal, on vend à peu près autant de romans fantastiques que de Science-fiction. Mais ce n'est pas réparti du tout de la même manière : tout le fantastique tient en trois à quatre auteurs. Alors que la Science-fiction est à peu près répartie également sur 30 auteurs. Il n'y a pas de vedettes — dans le monde entier. On ne peut pas faire de publicité sur un genre.

Ce compte rendu sera diffusé sur Internet et à travers des supports microédités, sous forme d'extraits ou de résumés. Nous remercions les auteurs présents, Jean-Claude Dunyach, Laurent Genefort, Pierre Bordage et Philippe Caza.

POST SCRIPTUM

1997

En 1997, la Science-fiction paraît très loin de la crise observée dans *Science-Fiction : Passé, présent et avenir*. La renaissance des revues spécialisées de Science-fiction et l'intérêt apparemment acquis des éditeurs petits et grands à la Science-fiction (merci *X-Files* et *Independence Day*) pourrait laisser penser que notre genre favori est sur la bonne voie et qu'il n'y a plus qu'à écrire pour que nous devenions tous riches.

Une analyse plus détaillée n'est évidemment pas aussi optimiste : oui, la Science-fiction est un phénomène éditorial extrêmement puissant et dépassant tout ce qui existe sur le marché en richesse, profondeur, liberté et solidité.

Mais c'est un phénomène complexe, et les francophones sont encore loin d'en avoir maîtrisé les clefs. Comme Francis Valéry le soulignait dans un de ses récents éditoriaux (*Cyberdreams*), les éditeurs, comme en 70, redemandent de la Science-fiction francophone. Et comme en 70, ils ne trouvent pas de manuscrits du niveau attendu...

La lecture de ce débat confirme les points faibles de la Science-fiction francophone : il manque bel et bien des maillons à la chaîne de la diffusion. Il manque une analyse des goûts des lecteurs, un soutien aux auteurs en herbe et aux auteurs confirmés, une véritable stratégie de promotion de la Science-fiction, une volonté commune de tous les acteurs du marché pour comprendre et agir. La Science-fiction en France a survécu à un dénuement d'attention le plus total, si on excepte les efforts du Fandom (noyau des passionnés), le plus souvent très limité quand à l'influence du grand public.

Alors imaginez ce que la Science-fiction pourrait donner à plein rendement : rêvez... discutez-en avec qui de droit. Et agissez.

David Sicé